

## FERRÉ Léo

FRANCE Chanson francophone  
Monaco, 24 août 1916 - Castellina-in-  
Chianti, Italie, 14 juillet 1993

« *Poète, vos papiers* » ! Léo Ferré est né, à l'abri de la guerre, dans une principauté d'opérette, le jour de la Saint-Barthélemy. Il a fumé sa dernière Celtique, dans le giron des collines toscanes, chez lui, un jour de fête nationale. Ultime clin d'œil de la « graine d'ananar ». Celui qui n'a cessé de mettre en images la mort (« À mon enterrement ») et d'inventer des testaments (« À toi ») léguait à son public une œuvre considérable : une cinquantaine de CD, où il a libéré la chanson de son corset de trois minutes, où il a mêlé le lyrisme à l'argot, où il a fait descendre Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et les autres dans la rue, où il a clamé l'amour et l'anarchie... Auteur-interprète-compositeur, né plus exactement sous le double signe de poète-

musicien, il est l'une des figures majeures de la chanson française de cette seconde moitié du siècle. Aragon\* va plus loin : « il faudra réécrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause de Léo Ferré » (*l'Humanité*, le 8 septembre 1961). Il n'est pas le seul : Breton le qualifie de « poète de génie, dont la rose m'embrase le cœur », Cioran lâche : « ce poète fait du fulgurant », Benjamin Péret le classe dans son *Anthologie de l'amour sublime* (Albin Michel, 1956)...

La vieille pèlerine. Sa mère s'appelle Marie (dite Charlotte); son père Joseph... Elle est couturière, il est directeur du personnel de la Société des bains de mer, qui gère le casino de Monaco et possède la moitié de la ville. Léo Charles Albert Antoine (qui tient son prénom de sa marraine Léa) a une sœur, Lucienne, de deux ans et demi son aînée. Côté maternel, les grands-parents Scotto viennent d'Italie. Chez les Ferré, le grand-père a aussi quitté le Piémont pour Nice. Cocher de fiacre, il a transmis à son petit-fils l'amour des chevaux. Et le cheval, présent dans de nombreuses chansons, sera l'animal favori du bestiaire poétique de Ferré. Avec un tel arbre généalogique, celui-ci se sent aux trois quarts italien. Sa mère fait la pasta, son aïeul la salsa, lui chanté les « *raviolis, spaghetti/et gnocchi et capelletis* » (« le Marché du poète »), avant de prendre, vers la fin de sa vie, le train du sud pour s'installer en Italie (1969), dans une maison à mi-chemin entre Sienna et Florence, où il fera son huile d'olive et son vin.

« Les premières images de l'enfance sont le cinéma de la vie », note-t-il dans la préface qu'il consacre aux *Chansons des quatre saisons* de son complice Jean-Roger Caussimon\*. Dans son enfance, il y a la mer. Elle bercera sa vie et ses chansons. « *Je me raconte la mer* », dit Benoît Misère, « héros » éponyme du roman, manière d'autobiographie commencée en 1956 et achevée quatorze ans plus tard. La mer, chez Ferré, est identifiée à la femme. C'est l'*Alma matrix*, la source originelle et celle de ses métaphores. « *La mer en vous comme un cadeau/et dans vos vagues enveloppée* » (« l'Amour fou »). C'est face à elle qu'il dirige, sur les remparts de la ville, des orchestres imaginaires. Il a cinq ans. Plus grand, découvrant la Bretagne, il troquera la Méditerranée contre la « vraie » mer, celle qui « se lave deux fois par jour ». Il s'achètera même un

ilot, l'île du Gesclin, entre Saint-Malo et Cancale, où il écrira son chef-d'œuvre : *la Alémoire et la mer*. Au départ, il s'agissait d'un texte de quatre cent quarante octosyllabes. d'abord intitulé « les Chants de la fureur », puis « Gesclin ». De ce long poème, il tirera sept chansons : « FLB », « Des mots », « la Mer noire », « Christie », « Géométriquement tien », « la Marge » et... « la Mémoire et la mer ».

La solitude. À ses huit ans, ses parents l'inscrivent comme interne chez les frères des écoles chrétiennes, au collège Saint-Charles de Bordighera, une petite ville côtière coincée entre Vintimille et San Remo. On lui retire son patronyme, on lui donne le matricule 38 : exactement comme en prison. C'est d'ailleurs dans ces termes qu'il qualifiera son enfance solitaire : huit longues années avec uniforme à boutons dorés et lourd parfum d'encens. Est-ce là qu'il ourdit sa révolte et s'approprie la formule « Ni dieu, ni maître » ? Toujours est-il qu'il est élevé dans une religion stricte, sous un régime fasciste (Mussolini a pris le pouvoir en octobre 1922). Seules joies pour celui qui se rêve musicien : il joue du piston dans la fanfare et chante de sa voix de soprano dans la chorale. Et puis, une découverte, celle de la 5<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven, qu'il entend à la radio, alors qu'il boit un chocolat avec sa mère, passée lui rendre visite. Il en pleure d'émotion. Plus tard, il l'interpellera dans une chanson, « Ludwig! Ludwig! T'es sourdine ? » (« Muss es sein? Es muss sein! ») et mettra des paroles (plutôt des envolées lyriques) sur sa musique, l'Ouverture d'Egmont. Ravel est, avec Beethoven, son compositeur préféré. Dans son panthéon personnel se côtoient également Debussy, Bartók, Mozart et Satie. Ferré, que la critique a souvent éreinté, quand il se mêlera de symphonie – lui le chanteur de variétés – a appris l'harmonie avec Leonid Sabaniev, un élève de Scriabine. Après son bac (première partie à Rome, deuxième à Monaco), il monte à Paris pour préparer Sciences-Po et une licence en droit. Il loge rue de Vaugirard et fréquente les Camelots du roi, une organisation d'extrême droite, où il croise un de ses condisciples, François Mitterrand.

La vie d'artiste. Après des allers-retours entre Paris et Monaco, entrecoupés d'une formation d'aspirant à

l'école des sous-officiers de Saint-Maixent, il travaille à Radio-Monte-Carlo comme homme à tout faire (bruiteur, speaker, aide régisseur...), se marie en 1943 avec une jolie blonde, Odette Schunck, qu'il a connue après sa démobilisation (à Albi, en août 40) et montre ses premières chansons à Charles Trenet\*, qui les juge intéressantes mais lui déconseille de les chanter lui-même, à cause de sa voix. Édith Piaf\* est plus tendre. Elle l'encourage à faire la tournée des cabarets de la capitale et lui prend une chanson, « les Amants de Paris », enregistrée en 1948. Il compose sur les textes de René Baâr (« la Chambre », « la Chanson du scaphandrier ») ou sur ses propres paroles (« le Temps des roses rouges », « l'Inconnue de Londres »). À Monaco, il se produit sous le nom de Forlane ; à Paris, il se fait appeler Léo Ferrer (ça sonne espagnol) ou Léo de Hurlétout (ça effraie le bourgeois). Il effectue ses débuts officiels, en novembre 1946, au Bœuf sur le toit, partageant l'affiche avec les Frères Jacques\* et le duo Roche-Aznavour\*. Il chantera ensuite aux Assassins, au Quod Libet, à l'Abbaye, à l'Écluse. C'est l'époque des vaches maigres, de la bohème à Saint-Germain-des-Prés, des premières félures dans le couple. Elle lui inspire une chanson emblématique, écrite avec Francis Claude, « la Vie d'artiste ». Léo et Odette divorcent. Il écume les cabarets, court le cachet, accompagné de son chien Arkel : « *Moi, je conserve le piano/je continue ma vie d'artiste!* » Ça t'va. Il va alors voir Caussimon\* du côté de la butte Montmartre, au Lapin à Gill, pour lui demander de mettre en musique son poème « À la Seine ». Cette association anarcho-sentimentale va se poursuivre plus de trente ans et donner de pures merveilles : « Comme à Ostende », « Mon camarade », « le Temps du tango », « Mon Sébaste », « Monsieur William », « Nous deux », « Ne chantez pas la mort »... Une nuit (celle du 6 janvier 1950), au détour du Bar-Bac (un bistrot de la rue du Bac), alors qu'il traîne avec des « copains de la neuille », on lui présente Madeleine Rabereau. Elle a vingt-cinq ans et une petite fille, Annie. Elle devient sa compagne, puis sa femme en 1952. Un amour fou de dix-huit ans, qui commence par « *Ça m'va/Qu'on puisse dire un jour/et quant à l'amour/Il n'aime qu'elle* » (« Ça t'va ») et

qui se termine par « Avec le temps va tout s'en va/L'autre qu'on adorait qu'on cherchait sous la pluie/L'autre qu'on devinait au détour d'un regard » (« Avec le temps »). Avec Madeleine, Ferré va fréquenter assidûment les anarchistes. Il a déjà chanté pour les exilés espagnols à la Mutualité ; il va désormais participer à tous les galas de soutien de la Fédération anarchiste et de son journal *le Libertaire*. Anarchie qu'il définira comme « la formulation politique du désespoir » et à laquelle il restera fidèle toute sa vie, aidant Radio Libertaire lors de l'éclosion des radios libres, ne passant pour ses derniers concerts qu'au TLP (Théâtre Libertaire de Paris). Sans compter ses chansons, du « Flamenco de Paris » à « Franco la muerte » en passant par « Les Anarchistes ». Avec Madeleine aussi, qui agit comme un metteur en scène, il quitte ses lunettes, coupe ses cheveux « trop

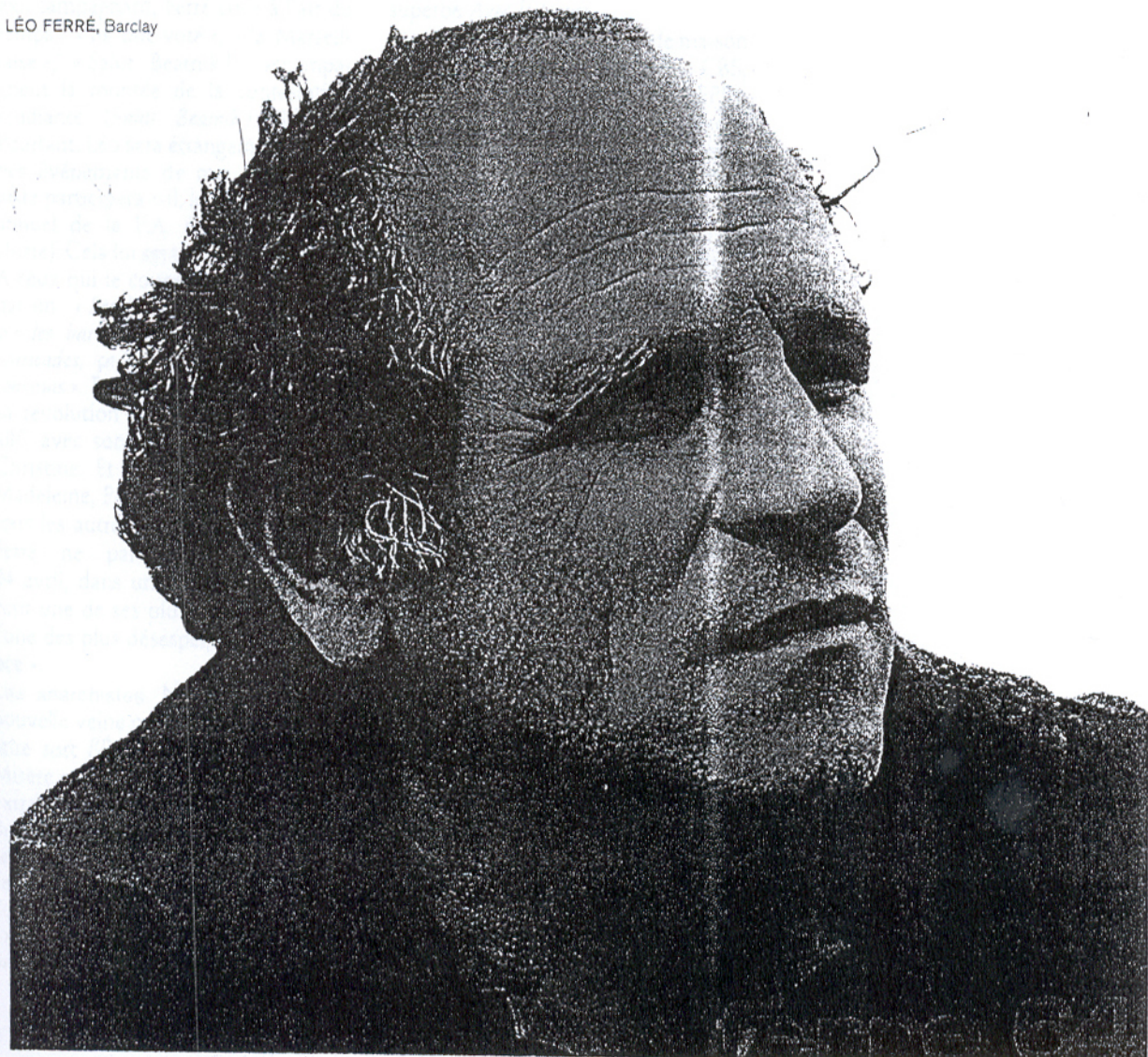
longs... comme des voiles de thonier », déserte son piano et traverse la scène. Debout, il s'aperçoit qu'il a une voix.

L'idole. Catherine Sauvage\*, son double féminin, a fait de « Paris canaille » un succès et impose ses chansons au public. Autre motif de plaisir : il a créé à l'Opéra de Monaco (1954) l'oratorio qu'il a composé sur « la Chanson du mal-aimé » de Guillaume Apollinaire. En mars 1955, il passe en vedette à l'Olympia, c'est la consécration tardive qu'il attend depuis dix ans. Il a sa bande : au piano, Paul Castanier, dit « Popaul aux doigts de plume », à l'accordéon Jean Cordon, alias « Mister Giorgina », bientôt rejoints par Maurice Frot, le secrétaire-homme de confiance. Avant de quitter la maison de disques Odéon pour rejoindre Eddie Barclay\*, il enregistre un album consacré à Baudelaire, douze poèmes

extraits des *Fleurs du mal* (1957). Faire revivre ces « voix chères qui se sont tuées » est une tâche sacrée pour Léo Ferré. Il mettra en chansons Rutebeuf (« Pauvre Rutebeuf » repris par Joan Baez\*) et Villon (« la Ballade des pendus ») et consacrera des albums entiers à Apollinaire et Aragon (1961), Rimbaud et Verlaine (1964)... Deux ans après un récital à Bobino, en 1960, un 33 tours, avec les titres « Jolie Môme », « Merde à Vauban », « Paname » lui attire la reconnaissance définitive. Un spectacle à l'Alhambra confirme le triomphe. En 1961, l'album *l'Affiche rouge*, d'après Aragon, enthousiasme son public. À quarante-cinq ans, Léo est devenu Léo le lion, celui qui n'hésite pas à pourfendre Franco (qui vient de faire exécuter le communiste Grimau), dans *Franco la muerte* (1964).

Pépée. Le couple Ferré a un coup de foudre pour un chimpanzé, une petite

LÉO FERRÉ, Barclay



gation de la troupe The Marquis Family. Ils l'adoptent et l'appellent Pépée. La famille s'installe dans le Lot, près de Gourdon, où ils acquièrent le château de Perdrigal. Véritable arche de Noé, il y a là une ribambelle d'animaux : la chienne Misère, le poney Arkel, le taureau Arthur, le cochon Baba, et puis des chats et des chiens, des moutons et des vaches et d'autres chimpanzés. Ferré se consacre à son passe-temps préféré, l'imprimerie. En Italie, il en installera une aussi, baptisant ses éditions Gufo del Tramonto, soit « le hibou du couchant ». Il connaît des démêlés avec la censure. Ce n'est pas la première fois. Déjà, en 1961, un de ses disques avait été interdit au dernier moment, le président de la République n'ayant pas jugé de son goût « Mon général ». Ici, la raison n'est pas politique. Sa chanson « À une chanteuse morte », dédiée à Piaf, se moque entre les lignes de Mireille Mathieu\*. Il y a procès : le titre est retiré, l'album repressé (1967). Malgré cet exil campagnard, Ferré colle à l'air du temps : « Ils ont voté », « la Marseillaise », « Salut Beatnik ! » accompagnent la montée de la contestation étudiante (*Salut Beatnik!*, 1967)... Pourtant, Léo sera étrangement absent des événements de mai 1968. Tout juste participera-t-il, le 10 mai, au gala annuel de la F.A. (Fédération anarchiste). Cela lui sera souvent reproché. À ceux qui le coupent dans un récital par un : « Ferré, on t'a pas beaucoup vu sur les barricades », il répond : « Mes barricades, ça fait vingt ans que je les construis ». En fait, en 1968, Ferré a fait sa révolution personnelle. Il s'en est allé, avec son nouvel amour, Marie-Christine. Et le 7 avril, sur ordre de Madeleine, Pépée est abattue, comme tous les autres animaux de Perdrigal. Ferré ne pardonnera jamais. Le 24 avril, dans un hôtel de Vannes, il écrit une de ses plus belles chansons, l'une des plus désespérées aussi, « Pépée ».

Les anarchistes. Nouveau public et nouvelle veine créatrice. Ferré le libertaire sort *l'Été 68* avec « Madame la Misère », « les Anarchistes » ou « C'est extra », chanson culte qui détrône les Beatles\* au hit-parade et reste l'un de ses plus gros succès discographiques. Ferré a retrouvé sa chevelure de barde. Sur scène, il piaffe et lève le poing, en rouge et noir, « Le rouge pour naître à Barcelone, le noir pour mourir à Pa-

ris ». Toute une génération, tous « les enfants du mois de mai » se retrouvent dans son double album *Amour-Anarchie* (1970). Sur le premier volet, « le Chien » et « la The Nana » sont accompagnés par les guitares électriques de Zoo, une formation pop créée en 1968. Toujours avec le même groupe, il enregistre « la Solitude ». Il change de moyen d'expression, casse l'alternance traditionnelle couplets/refrain et se lance dans de longs récitatifs. Il abandonne la rime pour une prose incantatoire, renouant avec l'influence surréaliste. Au rendez-vous, une lucidité teintée de désespoir : « Il n'y a plus rien » (1973), « Et... Basta ! » (1973). Entre-temps, il a choisi de vivre en Italie. Son fils Matthieu est né (1970). Deux filles suivront, Marie-Cécile (1974) et Manuela (1978). Le divorce avec Madeleine ayant été prononcé, il peut épouser, le 5 mars 1974, Marie-Christine Diaz, dont l'origine espagnole le touche, lui qui n'a cessé de chanter l'Espagne. 1974, l'année du superbe *Avec le temps*.

Les vieux copains. Il change de maison de disques, quitte Barclay pour CBS, CBS pour RCA, puis RCA pour EPM, label qu'il crée avec François Dacla, traduit par Editions et Productions Musicales, mais qui signifie « Et Puis Merde ! ». Il devient son propre producteur et goûte sa liberté chérie. Propriétaire de ses œuvres, il les donne seulement en distribution et change quand bon lui semble. Ferré a une blessure secrète : on a méconnu en lui le musicien rêvant de symphonies et d'opéras, passant de la java au tango, du blues au rock, du piano romantique à la pompe des orgues, de la simplicité à la grandiloquence. Désormais, quand il enregistre, il est à la tête de l'Orchestre symphonique de Milan. En moins de dix ans, le vieil anar livre quinze albums comme *la Violence et l'ennui* (1980), *le Bateau ivre* ou *l'Opéra du pauvre...* Puis ce sera le disque testament, *les Vieux Copains* (1990). Les uns après les autres, ils sont partis : Lochu, le marin breton qu'il cite dans « les Étrangers », Richard Marsan, le directeur artistique de Barclay qui lui avait inspiré « Richard », Popaul et son piano aveugle, Jean Cordon et son piano « à la verticale », Caussimon\* qu'il avait tant chanté : « C'est un sujet tabou... Pour poète maudit/La Mort... La Mort... ». Le 14 juillet 1993, elle est venue le chercher, à son tour. « La

mort, c'est une très jolie femme qui viendra me dire : *Léo, come on, boy!* ». L. C.

• *Les Années Odéon* (1953-1958), Odéon • *Avec le temps* (11 CD, 1960-1974), Barclay/Polygram • *Les Poètes* (vol. 1, 2 et 3, 1964-1972), Barclay/Polygram • *La Mémoire et la mer* (1970), Barclay/Polygram • *La Violence et l'ennui* (1980), Adès/Musidisc • *En public au Théâtre des Champs-Élysées* (1984), EPM/Musidisc • *Les Vieux Copains*, EPM/Musidisc, 1990 • À lire : *Poète, vos papiers*, La Table ronde, 1956 ; Folio, 1977 ; Éd n° 1, 1994. 77 poèmes dont la plupart deviendront des chansons. À l'origine de sa rupture avec André Breton qui lui avait dit : « *Même en danger de mort, ne faites jamais paraître ce livre* ». Benoît Misère, LaFont, 1970 ; Gufo del Tramonto, 1989. Ce récit d'apprentissage est en fait son autobiographie à peine déguisée. *La Mauvaise Graine*, textes, poèmes et chansons (1946-1993), Éd. n° 1, 1993. 622 pages (chronologie, notes, index) organisées par Robert Horville